

Nicolas Le Golvan
Reste l'été

roman



rentrée littéraire
Flammariion

Extrait de la publication

Reste l'été

Nicolas Le Golvan



« Tu ne veux toujours pas te baigner ? »

Cet été-là, il ne se baignera pas. Sa femme attendra longtemps qu'il se déride ou qu'il parle enfin ; ses deux jeunes enfants se tiendront à distance de ce père absent de leurs jeux.

Cet été-là, il fête son anniversaire en fantôme. Sa maison de famille à la mer, encombrée par les souvenirs, lui pèse. Son amour pour sa femme est encore là, mais semble aussi loin que la marée. Alors il décide de prolonger, pour lui seul, son séjour sur l'île de Ré. Il va se remémorer leur longue histoire amoureuse et chercher à comprendre ce que la conjugalité a usé en eux. Leur amour, il aimerait savoir ce qu'il en reste. Mais on ne décide pas seul de l'avenir de son couple.

Reste l'été est un conte cruel sur l'amour, quand il est mis au défi de durer.

Nicolas Le Golvan est né en 1971 et vit à Gien. Il a publié des poèmes, des nouvelles en revues, un court texte aux éditions Les doigts dans la prose. Reste l'été est son premier roman.

Flammarion

Extrait de la publication

Reste l'été

DU MÊME AUTEUR

Dachau Arbamafra, Les doigts dans la prose, 2012.

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-9102-7

Nicolas Le Golvan

Reste l'été

roman

Flammarion

À ma femme

1. JOUR DE GLOIRE

On n'avait rien que nos quarante ans, un seau et une pelle, des enfants en bas âge. On n'avait rien de particulier en mire sinon de revenir le lendemain, ici même, aux creux qu'auraient laissés nos fesses dans le sable humide, aux traces à peine perceptibles des anciennes douves du château fort, la marée ayant fait son œuvre de léchage, à moins qu'il n'en retourne d'une lessive plus profonde. Quarante ans ! Qu'est-ce qu'on aurait dû pressentir ? Le sable se laissait docilement caresser d'un revers de doigts, un duvet californien, la plage comme un jeune chien sur lequel on allongeait nos ventres.

On n'avait pas pris la route mais la plage, débarquant à contresens des héros par les sentiers de baigneurs, chacun gisant sur son carré de propriété nue, bornée par une glacière trop lourde, trois ou quatre serviettes et un semis de jouets en plastique. On suivait des yeux les baigneurs : ce désir d'enfants trop longtemps ajourné, ces enfants qui nous verraient bientôt vieillir, nos propres enfants coiffés de vagues et d'aventures, marqués à notre

odeur à grands tubes de crème solaire. Des enfants, des rêves.

Alors on avait pour nous le sable qui se conformerait toujours à l'inertie de nos fesses et qui toujours laisserait nos doigts s'y enfoncer sans résistance. On avait simplement confondu la destination et le destin, prenant les points des cartes pour des accomplissements. On avait troqué nos enfances qui fouissent contre de longues après-midi sèches, au même point cardinal. On avait fini par faire nos propres enfants pour se convaincre de leur ressembler encore et partager sincèrement leurs jeux.

Alors, dans l'immense disponibilité des jours, on avait choisi de s'asseoir sur la plage.

Au dernier jour de juillet, j'ai basculé mon vélo sans antivol au lieu dit, j'ai desserré mes lacets. Mylène et les enfants sont déjà partis à la poursuite de la mer qui remonte pourtant. Ils ne savent rien de mes heures sans eux où, seul, je contemple les assauts et le reflux de l'océan, depuis mon arrière-poste, des après-midi où je ne m'inquiète pas de les voir revenir bientôt. Je reconnais assez vite leur allure d'échassiers malhabiles contournant les bronzeurs, encroûtés de sable. Dès que je les sens qui s'épuisent un peu dans les vagues, il me vient toujours une terreur enfantine à l'annonce de leur retour sur la plage, comme autant d'animaux qui s'approchent pour s'ébrouer. Les enfants se collent à moi encore ruisselants ; je les repousse sans trop de gentillesse, jusqu'à ce que Mylène nous rejoigne. Car ils compliquent tout et chassent sous un grésil de sable le monde paisible où je m'étais retranché : la serviette de plage enfouie par les coins, le roman japonais obèse où je repose mon regard, à demi au qui-vive d'un événement périphérique, distrait du

livre autant que du voisinage, des enfants et finalement de moi-même.

— Papa, ma serviette est encore mouillée !

Je me laisse dépouiller. Louis grelotte sous mon drap de bain tandis que Rose détruit méthodiquement le château avec le manche de la petite pelle. Elle saccage dans les rires et fait voler sur nos têtes des grêlons de sable humide. Ôtez-lui ses deux ans, cela s'appelle la barbarie. Je chausse mes lunettes pour un peu de protection. J'ai toujours une mauvaise pensée à cacher.

— On remet son chapeau et vite !

Mylène s'allonge maintenant à même le sable, tout contre moi et c'est une contagion de chair de poule. Avec l'été, elle ressort notre jeu de plage à nous, un peau-contre-peau que le sable de l'île n'a jamais su user. Il lui suffit d'attendre mes premiers grognements, presque des menaces. Elle se grise déjà de lever une révolte spectaculaire avec ce rien d'elle : trois gouttes trop fraîches, un rien de sel, huit degrés d'écart de l'eau à la plage. Oui, chaque nouvel été en Ré, elle rit de son mâle vieillissant, un vieux précoc. Mais cette fois je ne dis rien. Elle sent déjà toute l'aigreur dont grésilleront nos jours à deux, arrivés à la vieillesse, au terme de notre couple. Le sable de Bois-Plage m'enlise toujours un peu lorsque revient juillet ; à elle de m'en déloger. Une fois de plus, elle me surprendra à compter les jours, à trier mes ruminations, assis sur mes principes de mari chevaleresque, mes promesses d'amant timide, si ému autrefois du cadeau qu'elle m'avait fait de son corps et d'un sourire pour chaque matin, son énergie

enfantine en dot, un trésor de vitalité dont elle nourrissait mes manques. Je pourrais finir par me laisser faire et me rouler soudain sur elle, un sourire, enfonçant dans le sable le livre sous nos fesses. Ensemble, sous le regard de faïence de Rose. L'après-midi s'apaiserait alors, les enfants auraient droit à une histoire pour tromper la fatigue du retour. Un été reconquis car un sourire, c'est déjà renaître.

Seulement, aujourd'hui sa peau me mange ; elle est une douleur absurde. C'est comme avaler du sable par poignées. Mon corps ne tressaille plus au contact de Mylène qui attend, s'interroge. Le courage des questions ne me manque pas mais je sens combien il me pèse. Alors je fixe le firmament et la lumière de juillet qui change tout, depuis bientôt deux semaines. En surplomb de nos têtes, le ciel de Ré comme un précipité de javel.

Les enfants croquent dans leurs sablés pour tuer le temps de séchage. Lorsque leur corps sera un peu moins bleu, Mylène les lancera à nouveau vers le large, la vase meuble, l'aspiration des courants et je ferai en sorte de distraire mes peurs. Ma serviette est une peau vrillée qui moisit maintenant dans les douves effondrées. Je convertis mon bouquin en siège, un trône littéraire pour un plagiste déchu, et parcours mon royaume.

Ils sont là ceux d'hier, également méticuleux, ralentis, intemporels. Aucune mode n'a cours sur la plage : les maillots simples, les chairs, les glaciers vert olive n'avouent rien de l'époque, rien qui fasse date. Sur l'île, les plastiques virent et ternissent en

quelques jours. Sur le sable de Bois-Plage, ils sont éternellement là, ceux d'hier. Toute distance respectable ; assez loin pour laisser les conversations se chiffonner dans les bourrasques, assez près pour que chaque détail demeure à portée, quoique hors d'atteinte. Alors chaque détail compte. Chacun se tient, comme le sable se tient et fait masse sous nos pieds, bizarrement.

Une famille abandonne les lieux à ma gauche et soulage l'horizon de quatre parasols. Ceux-là ne sont pas des résidents. On le remarque tout de suite, à la débauche de pliants, la cartouche de cigarettes, le tatouage qui vire. Je retrouve alors une présence familière, comme un dû. Elle se dévêt avec efforts sous la serviette qu'elle a nouée au-dessus de sa poitrine et réajuste sa visière blanche. Pour un temps, elle se rétracte en chrysalide et prépare son corps aux regards. Je me surprends à tout imaginer d'elle, elle qui ne veut pas se lever, elle qui veille le corps incroyable de son mari : une coque rouge tel un factice. Elle ne lui adresse jamais un regard, aucune attention ; un peu de crème le soulagerait, vraiment. Non, elle se dévêt au zénith puis se revêt probablement au déclin du soleil, sans autre compagnie que ce corps sans visage. Lui, je ne l'ai jamais vu se relever, esquisser un geste, respirer. Deux semaines bientôt qu'il reste à plat sur le ventre, les bras tendus au-dessus du crâne face à la mer, les jambes à peine fléchies. Un acharnement est à l'œuvre.

Rose et Louis abandonnent le camp pour suivre leur mère dont le corps se fond à l'eau, immensément.

Ils écrasent les serviettes, le paquet de biscuits ; rien n'arrêterait l'urgence qu'ils ont de vivre. Personne. Leurs empreintes se chevauchent avant de se perdre.

Je me sens inscrit dans le sable de Ré. Je suis un fossile vivant qui a grandi là ; la cabane de famille, Le Bois-Plage, la plage. Rue des Sables, rue des Trois-Oranges, les Pingettes ou l'avenue de la Plage : la maison de vacances se décline en définitive dans des trajets inlassables, de la chambre au salon, de la terrasse à la place, de la place à la plage et de la plage au jardin qu'on a fini par ensabler de tant d'allées et venues, des années de seaux mal rincés, avec nos serviettes qui se vident continuellement, du sable partout dans les plis de nos vêtements, dans nos chaussures et nos cheveux, les ongles des enfants. Les carreaux de ciment du salon tous sablés.

Tant qu'a duré l'enfance, je destinais mes projets les plus radicaux à l'été. J'attendais que les saisons basculent en dominos. Tout ce qui, à l'école, dans un mot de ma mère ou simplement dans ce que l'air de ma chambre déchargeait d'angoisse, tout ce qui méritait une réponse forte, je le portais au ventre l'hiver durant, en gestation sourde jusqu'à Ré, en juillet : ma délivrance. Aux trois quarts nu, j'enfouissais mon

corps dans des monticules aux formes terrifiantes que j'avais modelées des heures durant ou bien j'alignais patiemment des silhouettes de sable humide que je finissais par démolir à coups de poing. Tout pouvait s'inventer contre la mer, tout se jouait à blanc et se résolvait à mon avantage, à ma gloire de gamin héroïque. Lorsque nous rentrions vers les dix-huit heures, je portais mes vêtements en boule dans mon seau de plastique, m'appuyant sur le manche du parasol, fourbu de toutes ces vies extirpées de moi mais en paix. Un héritage, une mère flamboyante, une sœur mieux qu'une mère, un père comme un nomade osaient une existence sur le sable. Je sentais confusément que mes jeux solitaires et bruyants réveillaient plus qu'un tumulte épique, ils me ramenaient à la dignité de la vie, moi, cet enfant qu'on surveillait à peine. Maman lisait des polars aux jaquettes terribles et ma sœur tâchait de l'imiter. Plus les années passaient et plus pesante était l'attente de l'été. Aujourd'hui, c'est bien l'été que je redoute, l'été qui nous a déjà pris. Comme chaque année, Mylène et moi nous sommes pressés de rejoindre l'île pour nous y retrouver, laisser agir le charme. Je ne sens plus rien.

En juillet donc, je rechausse mes classiques : la côte de la petite dune, les pneus dégonflés, l'antivol qu'on a cessé de perdre... J'ai couché cinq générations de vélos sur ce sable. J'y ai beaucoup dormi et peu lu en définitive. J'y ai conçu mon fils et puis, chaque jour, je redresse les murs du même château, ceint de fossés inépuisables. Moi, l'architecte auto-

N° d'édition : L.01ELJN000487.N001
Dépôt légal : septembre 2012